

*ŒUVRES POÉTIQUES*  
par  
STÉPHANE MALLARMÉ

## SALUT

Rien, cette écume, vierge vers  
A ne désigner que la coupe ;  
Telle loin se noie une troupe  
De sirènes mainte à l'envers.

Nous naviguons, à mes divers  
Amis, moi déjà sur la poupe  
Vous l'avant fastueux qui coupe  
Le flot de foudres et d'hivers ;

Une ivresse belle m'engage  
Sans craindre même son tangage  
De porter debout ce salut

Solitude, récif, étoile  
A n'importe ce qui valut  
Le blanc souci de notre toile.

## LE GUIGNON

Au dessus du bétail ahuri des humains  
Bondissaient en clartés les sauvages crinières  
Des mendiants d'azur le pied dans nos chemins.

Un noir vent sur leur marche éployé pour bannières  
La flagellait de froid tel jusque dans la chair,  
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornières.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer,  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart râla dans les défilés nocturnes,  
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,  
O Mort le seul baiser aux bouches taciturnes !

Leur défaite, c'est par un ange très puissant  
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive :  
Une pourpre se caille au sein reconnaissant.

Il tettent la douleur comme ils tétaient le rêve  
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux  
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux ;  
Mais traînent à leurs pas cent frères qu'on bafoue,  
Dérisoires martyrs de hazards tortueux.

Le sel pareil des pleurs ronge leur douce joue,  
Ils mangent de la cendre avec le même amour,  
Mais vulgaire ou bouffon le destin qui les roue.

Ils pouvaient exciter aussi comme un tambour  
La servile pitié des races à voix ternes,  
Égaux de Prométhée à qui manque un vautour !

Non, vils et fréquentant les déserts sans citerne,  
Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,  
Le Guignon, dont le rire inouï les prosterne.

Amants, il saute en croupe à trois, le partageur !  
Puis le torrent franchi, vous plonge en une mare  
Et laisse un bloc boueux du blanc couple nageur.

Grâce à lui, si l'un souffle à son buccin bizarre,  
Des enfants nous tordront en un rire obstiné  
Qui, le poing à leur cul, singeront sa fanfare.

Grâce à lui, si l'une orne à point un sein fané  
Par une rose qui nubile le rallume,  
De la bave luira sur son bouquet damné.

Et ce squelette nain, coiffé d'un feutre à plume  
Et botté, dont l'aisselle à pour poils vrais des vers,  
Est pour eux l'infini de la vaste amertume.

Vexés ne vont-ils pas provoquer le pervers,

Leur rapière grinçant suit le rayon de lune  
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Désolés sans l'orgueil qui sacre l'infortune,  
Et tristes de venger leurs os de coups de bec,  
Ils convoitent la haine, au lieu de la rancune.

Ils sont l'amusement des racleurs de rebec,  
Des marmots, des putains et de la vieille engeance  
Des loqueteux dansant quand le broc est à sec.

Les poètes bons pour l'aumône ou la vengeance,  
Ne connaissant le mal de ces dieux effacés,  
Les disent ennuyeux et sans intelligence.

« Ils peuvent fuir ayant de chaque exploit assez,  
« Comme un vierge cheval écume de tempête  
« Plutôt que de partir en galops cuirassés.

« Nous soulerons d'encens le vainqueur dans la fête :  
« Mais eux, pourquoi n'endosser pas, ces baladins,  
« D'écarlate haillon hurlant que l'on s'arrête ! »

Quand en face tous leur ont craché les dédains,  
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,  
Ces héros excédés de malaises badins.

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

## APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
Rêvant, l'archet aux doigts dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles  
- C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie aimant à me martyriser  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un Rêve au coeur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'oeil rivé sur le pavé vieilli  
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

## PLACET FUTILE

Princesse ! à jalouser le destin d'une Hébé  
Qui poind sur cette tasse au baiser de vos lèvres,  
J'use mes feux mais n'ai rang discret que d'abbé  
Et ne figurerai même nu sur le sèvres.

Comme je ne suis pas ton bichon embarbé,  
Ni la pastille ni du rouge, ni Jeux mièvres  
Et que sur moi je sais ton regard clos tombé,  
Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres !

Nommez nous... toi de qui tant de ris framboisés  
Se joignent en troupeau d'agneaux apprivoisés  
Chez tous broutant les voeux et bêlant aux délires,

Nommez nous... pour qu'Amour ailé d'un éventail  
M'y peigne flûte aux doigts endormant ce bercail,  
Princesse, nommez nous berger de vos sourires.

## LE PITRE CHÂTIÉ

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître  
Autre que l'histrion qui du geste évoquais  
Comme plume la suie ignoble des quinquets,  
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras limpide nageur traître,  
A bonds multipliés, reniant le mauvais  
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais  
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,  
Tout à coup le soleil frappe la nudité  
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre,

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,  
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,  
Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

## LES FENÊTRES

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide  
Qui monte en la blancheur banale des rideaux  
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,  
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture  
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller  
Les poils blancs et les os de la maigre figure  
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,  
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,  
Une peau virginale et de jadis ! encrasse  
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,  
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,  
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,  
Son oeil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir  
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes  
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure  
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits

Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure  
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,  
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,  
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime  
- Que la vitre soit l'art, soit la mysticité -  
A renaître, portant mon rêve en diadème,  
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise  
Vient m'écoeurer parfois jusqu'en cet abri sûr,  
Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, à Moi qui connais l'amertume,  
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté  
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume  
- Au risque de tomber pendant l'éternité ?

## LES FLEURS

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour  
Premier et de la neige éternelle des astres  
Jadis tu détachas les grands calices pour  
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,  
Et ce divin laurier des âmes exilées  
Vermeil comme le pur orteil du séraphin  
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair  
Et, pareille à la chair de la femme, la rose  
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,  
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys  
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure  
A travers l'encens bleu des horizons pâlis  
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,  
Notre dame, hosannah du jardin de nos limbes !  
Et finisse l'écho par les célestes soirs,  
Extase des regards, scintillement des nimbes !

Ô Mère, qui créas en ton sein juste et fort,  
Calices balançant la future fiole,  
De grandes fleurs avec la balsamique Mort  
Pour le poète las que la vie étiole.

## RENOUVEAU

Le printemps maladif a chassé tristement  
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,  
Et dans mon être à qui le sang morne préside  
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne  
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,  
Et, triste, j'erre après un rêve vague et beau,  
Par les champs où la sève immense se pavane

Puis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,  
Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,  
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends, en m'abîmant que mon ennui s'élève...  
- Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil  
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

## ANGOISSE

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, à bête  
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser  
Dans tes cheveux impurs une triste tempête  
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser :

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes  
Planant sous les rideaux inconnus du remords,  
Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,  
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts :

Car le Vice, rongéant ma native noblesse,  
M'a comme toi marqué de sa stérilité,  
Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un coeur que la dent d'aucun crime ne blesse,  
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,  
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

## *LAS DE L'AMER REPOS...*

Las de l'amer repos où ma paresse offense  
Une gloire pour qui jadis j'ai fui l'enfance  
Adorable des bois de roses sous l'azur  
Naturel, et plus las sept fois du pacte dur  
De creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle,  
Fossoyeur sans pitié pour la stérilité,  
- Que dire à cette Aurore, à Rêves, visité  
Par les roses, quand, peur de ses roses livides,  
Le vaste cimetière unira les trous vides ? -  
Je veux délaisser l'Art vorace d'un pays  
Cruel, et, souriant aux reproches vieilliss  
Que me font mes amis, le passé, le génie,  
Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie,  
Imiter le Chinois au coeur limpide et fin  
De qui l'extase pure est de peindre la fin  
Sur ses tasses de neige à la lune ravie  
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie  
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,  
Au filigrane bleu de l'âme se greffant.  
Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,  
Serein, je vais choisir un jeune paysage  
Que je peindrais encore sur les tasses, distrait.  
Une ligne d'azur mince et pâle serait  
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,  
Un clair croissant perdu par une blanche nue  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.

## LE SONNEUR

Cependant que la cloche éveille sa voix claire  
A l'air pur et limpide et profond du matin  
Et passe sur l'enfant qui jette pour lui plaire  
Un angelus parmi la lavande et le thym,

Le sonneur effleuré par l'oiseau qu'il éclaire,  
Chevauchant tristement en geignant du latin  
Sur la pierre qui tend la corde séculaire,  
N'entend descendre à lui qu'un tintement lointain.

Je suis cet homme. Hélas ! de la nuit désireuse,  
J'ai beau tirer le câble à sonner l'Idéal,  
De froids péchés s'ébat un plumage féal,

Et la voix ne me vient que par bribes et creuse !  
Mais, un jour, fatigué d'avoir enfin tiré,  
O Satan, j'ôterai la pierre et me pendrai.

## TRISTESSE D'ÉTÉ

Le soleil, sur le sable, à lutteuse endormie,  
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux  
Et, consumant l'encens sur ta joue ennemie,  
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc flamboiement l'immuable accalmie  
T'a fait dire, attristée, à mes baisers peureux  
« Nous ne serons jamais une seule momie  
Sous l'antique désert et les palmiers heureux ! »

Mais la chevelure est une rivière tiède,  
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède  
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas.

Je goûterai le fard pleuré par tes paupières,  
Pour voir s'il sait donner au coeur que tu frappas  
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

## L'AZUR

De l'éternel Azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant.  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes,  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
Et t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encore ! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

- Le Ciel est mort. - Vers toi, j'accours ! Donne, à matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur..

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

## BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe  
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend,  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture  
Lève l'ancre pour une exotique nature !  
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...  
Mais, à mon coeur, entends le chant des matelots !

## SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, à calme soeur,  
Un automne jonché de taches de rousseur,  
Et vers le ciel errant de ton oeil angélique  
Monte, comme dans un jardin mélancolique,  
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !  
- Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur  
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie  
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie  
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,  
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

## AUMÔNE

Prends ce sac, Mendiant ! tu ne le cajolas  
Sénile nourrisson d'une tétine avare  
Afin de pièce à pièce en égoutter ton glas.

Tire du métal cher quelque péché bizarre  
Et, vaste comme nous, les poings pleins, le baisons  
Souffles-y qu'il se torde ! une ardente fanfare.

Église avec l'encens que toutes ces maisons  
Sur les murs quand berceur d'une bleue éclaircie  
Le tabac sans parler roule les oraisons,

Et l'opium puissant brise la pharmacie !  
Robes et peau, veux-tu lacérer le satin  
Et boire en la salive heureuse l'inertie,

Par les cafés princiers attendre le matin ?  
Les plafonds enrichis de nymphes et de voiles,  
On jette, au mendiant de la vitre, un festin.

Et quand tu sors, vieux dieu, grelottant sous tes toiles  
D'emballage, l'aurore est un lac de vin d'or  
Et tu jures avoir au gosier les étoiles !

Faute de supputer l'éclat de ton trésor,  
Tu peux du moins t'omer d'une plume, à complies  
Servir un cierge au saint en qui tu crois encore.

Ne t' imagine pas que je dis des folies.  
La terre s'ouvre vieille à qui crève la faim.  
Je hais une autre aumône et veux que tu m'oublies

Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain.

## DON DU POÈME

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !  
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,  
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,  
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encore,  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique.  
Palmes ! et quand elle a montré cette relique  
A ce père essayant un sourire ennemi,  
La solitude bleue et stérile a frémi.  
O la berceuse, avec ta fille et l'innocence  
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance :  
Et ta voix rappelant viole et clavecin,  
Avec le doigt fané presseras-tu le sein  
Par qui coule en blancheur sibylline la femme  
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?

# HÉRODIADE

## Scène

### La Nourrice - Hérodiade

N.

Tu vis ! ou vois-je ici l'ombre d'une princesse ?  
A mes lèvres tes doigts et leurs bagues, et cesse  
De marcher dans un âge ignoré..

H.

Reculez.

Le blond torrent de mes cheveux immaculés,  
Quand il baigne mon corps solitaire le glace  
D'horreur, et mes cheveux que la lumière enlace  
Sont immortels. O femme, un baiser me tûrait  
Si la beauté n'était la mort...  
Par quel attrait  
Menée et quel matin oublié des prophètes  
Verse, sur les lointains mourants, ses tristes fêtes,  
Le sais-je ? tu m'as vue, à nourrice d'hiver,  
Sous la lourde prison de pierres et de fer  
Où de mes vieux lions traînent les siècles fauves  
Entrer, et je marchais, fatale, les mains sauvées,  
Dans le parfum désert de ces anciens rois :

Mais encore as-tu vu quels furent mes effrois ?  
Je m'arrête rêvant aux exils, et j'effeuille,  
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille,  
Les pâles lys qui sont en moi, tandis qu'épris  
De suivre du regard les languides débris  
Descendre, à travers ma rêverie en silence,  
Les lions, de ma robe écartent l'indolence  
Et regardent mes pieds qui calmeraient la mer.  
Calme, toi, les frissons de ta sénile chair, \_  
Viens et ma chevelure imitant les manières  
Trop farouches qui font votre peur des crinières,  
Aide-moi, puisqu'ainsi tu n'oses plus me voir,  
A me peigner nonchalamment dans un miroir.

N.

Sinon la myrrhe gaie en ses bouteilles closes,  
De l'essence ravie aux vieillesses de roses  
Voulez-vous, mon enfant, essayer la vertu  
Funèbre ?

H.

Laisse là ces parfums ! Ne sais-tu  
Que je les hais, nourrice, et veux-tu que je sente  
Leur ivresse noyer ma tête languissante ?  
Je veux que mes cheveux qui ne sont pas des fleurs  
A répandre l'oubli des humaines douleurs,  
Mais de l'or, à jamais vierge des aromates,  
Dans leurs éclairs cruels et dans leurs pâleurs mates,

Observent la froideur stérile du métal,  
Vous ayant reflétés, bijoux du mur natal,  
Armes, vases, depuis ma solitaire enfance.

N.

Pardon ! l'âge effaçait, reine, votre défense  
De mon esprit pâli comme un vieux livre ou noir..

H.

Assez ! Tiens devant moi ce miroir.  
O miroir !  
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée  
Que de fois et pendant les heures, désolée  
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont  
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,  
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine.  
Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,  
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

Nourrice, suis-je belle ?

N.

Un astre, en vérité :  
Mais cette tresse tombe..

H.

Arrête dans ton crime

Qui refroidit mon sang vers sa source, et réprime  
Ce geste, impiété fameuse : ah ! conte-moi  
Quel sûr démon te jette en ce sinistre émoi,  
Ce baiser, ces parfums offerts et, le dirai-je ?  
O mon coeur, cette main encore sacrilège,  
Car tu voulais, je crois, me toucher, font un jour  
Qui ne finira pas sans malheur sur la tour..  
O tour qu'Hérodiade avec effroi regarde !

N.

Temps bizarre, en effet, de quoi le ciel vous garde !  
Vous errez, ombre seule et nouvelle fureur,  
Et regardant en vous précoce avec terreur ;  
Mais pourtant adorable autant qu'une immortelle,  
O mon enfant, et belle affreusement et telle  
Que...

H.

Mais n'allais-tu pas me toucher ?

N.

J'aimerais  
Être à qui le Destin réserve vos secrets.

H.

Oh ! tais-toi !

N.

Viendra-t-il parfois ?

H.

N'entendez pas !

Étoiles pures,

N.

Comment, sinon parmi d'obscures  
Épouvantes, songer plus implacable encore  
Et comme suppliant le dieu que le trésor  
De votre grâce attend ! Et pour qui, dévorée  
D'angoisse, gardez-vous la splendeur ignorée  
Et le mystère vain de votre être ?

H.

Pour moi.

N.

Triste fleur qui croît seule et n'a pas d'autre émoi  
Que son ombre dans l'eau vue avec atonie.

H.

Va, garde ta pitié comme ton ironie.

N.

Toutefois expliquez : oh ! non, naïve enfant,  
Décroîtra, quelque jour, ce dédain triomphant..

H.

Mais qui me toucherait, des lions respectée ?  
De reste, je ne veux rien d'humain et, sculptée,  
Si tu me vois les yeux perdus aux paradis,  
C'est quand je me souviens de ton lait bu jadis.

N.

Victime lamentable à son destin offerte !

H.

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte !  
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis  
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,  
Ors ignorés, gardant votre antique lumière  
Sous le sombre sommeil d'une terre première,  
Vous, pierres où mes yeux comme de purs bijoux  
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous,  
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure

Une splendeur fatale et sa massive allure !  
Quant à toi, femme née en des siècles malins  
Pour la méchanceté des antres sibyllins,  
Qui parles d'un mortel ! selon qui, des calices  
De mes robes, arôme aux farouches délices,  
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,  
Prophétise que si le tiède azur d'été,  
Vers lui nativement la femme se dévoile,  
Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,  
Je meurs !  
J'aime l'horreur d'être vierge et je veux  
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux  
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile  
Inviolé, sentir en la chair inutile  
Le froid scintillement de ta pâle clarté,  
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,  
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle !  
Et ta soeur solitaire, à ma soeur éternelle,  
Mon rêve montera vers toi : telle déjà,  
Rare limpidité d'un coeur qui le songea,  
Je me crois seule en ma monotone patrie,  
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie  
D'un miroir qui reflète en son calme dormant  
Hérodiade au clair regard de diamant...  
O charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

N.

Madame, allez-vous donc mourir ?

H.

Non, pauvre aïeule,  
Sois calme, et, t'éloignant, pardonne à ce coeur dur,  
Mais avant, si tu veux, clos les volets : l'azur  
Séraphique sourit dans les vitres profondes,  
Et je déteste, moi, le bel azur !  
Des ondes  
Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays  
Où le sinistre ciel ait les regards haïs  
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage :  
J'y partirais.  
Allume encore, enfantillage,  
Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger  
Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger  
Et...

N.

Maintenant ?

H.

Adieu.  
Vous mentez, à fleur nue  
De mes lèvres !  
J'attends une chose inconnue  
Ou, peut-être, ignorant le mystère et vos cris,  
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris  
D'une enfance sentant parmi les rêveries  
Se séparer enfin ses froides pierreries.

# L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

## Églogue

### Le Faune

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,

Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air

Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?

Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève

En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais

Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais

Pour triomphe la faute idéale de roses.

Réfléchissons...

ou si les femmes dont tu gloses

Figurent un souhait de tes sens fabuleux !

Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus

Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste :

Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste

Comme brise du jour chaude dans ta toison ?

Que non ! par l'immobile et lasse pâmoison

Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,

Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte

Au bosquet arrosé d'accords ; et le seul vent

Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant

Qu'il disperse le son dans une pluie aride,

C'est, à l'horizon pas remué d'une ride

Le visible et serein souffle artificiel  
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

O bords siciliens d'un calme marécage  
Qu'à l'envi de soleils ma vanité saccage  
Tacite sous les fleurs d'étincelles, CONTEZ  
*« Que je coupais ici les creux roseaux domptés  
« Par le talent ; quand, sur l'or glauque de lointaines  
« Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,  
« Ondoie une blancheur animale au repos :  
« Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux  
« Ce vol de cygnes, non ! de naïades se sauve  
« Ou plonge... »*

Inerte, tout brûle dans l'heure fauve

Sans marquer par quel art ensemble détala  
Trop d'hymen souhaité de qui cherche le *la* :  
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,  
Droit et seul, sous un flot antique de lumière,  
Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvres ébruité,  
Le baiser, qui tout bas des perfides assure,  
Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure  
Mystérieuse, due à quelque auguste dent ;  
Mais, bast ! arcane tel élu pour confident  
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :  
Qui, détournant à soi le trouble de la joue,  
Rêve, dans un solo long, que nous amusions  
La beauté d'alentour par des confusions  
Fausses entre elle-même et notre chant crédule ;  
Et de faire aussi haut que l'amour se module

Évanouir du songe ordinaire de dos  
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,  
Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne  
Syrinx, de reflleurir aux lacs où tu m'attends !  
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps  
Des déesses ; et par d'idolâtres peintures  
A leur ombre enlever encore des ceintures :  
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,  
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,  
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide  
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide  
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

O nymphes, regonflons des SOUVENIRS divers.

« *Mon œil, trouant le joncs, dardait chaque encolure*  
« *Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure*  
« *Avec un cri de rage au ciel de la forêt ;*  
« *Et le splendide bain de cheveux disparaît*  
« *Dans les clartés et les frissons, ô pierreries !*  
« *J'accours ; quand, à mes pieds, s'entrejoignent (meurtries*  
« *De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)*  
« *Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux ;*  
« *Je les ravis, sans les déseñlacer, et vole*  
« *A ce massif, haï par l'ombrage frivole,*  
« *De roses tarissant tout parfum au soleil,*  
« *Où notre ébat au jour consumé soit pareil. »*

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice  
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse  
Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair

Tressaille ! la frayeur secrète de la chair :  
Des pieds de l'inhumaine au cœur de la timide  
Qui délaisse à la fois une innocence, humide  
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.  
« *Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs*  
« *Traîtresses, divisé la touffe échevelée*  
« *De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée :*  
« *Car, à peine j'allais cacher un rire ardent*  
« *Sous les replis heureux d'une seule (gardant*  
« *Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume*  
« *Se teignît à l'émoi de sa sœur qui s'allume,*  
« *La petite, naïve et ne rougissant pas : )*  
« *Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,*  
« *Cette proie, à jamais ingrate se délivre*  
« *Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre. »*

Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront  
Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :  
Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre,  
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure ;  
Et notre sang, épris de qui le va saisir,  
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.  
A l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte  
Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :  
Etna ! c'est parmi toi visité de Vénus  
Sur ta lave posant tes talons ingénus,  
Quand tonne une somme triste ou s'épuise la flamme.  
Je tiens la reine !

O sûr châtiment...

Non, mais l'âme

De paroles vacante et ce corps alourdi  
Tard succombent au fier silence de midi :  
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,  
Sur le sable altéré gisant et comme j'aime  
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins !

Couple, adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins.

## SAINTE

A la fenêtre recélant  
Le santal vieux qui se dédore  
De sa viole étincelant  
Jadis avec flûte ou mandore,

Est la Sainte pâle, étalant  
Le livre vieux qui se déplie  
Du Magnificat ruisselant  
Jadis selon vêpre et complie :

A ce vitrage d'ostensoir  
Que frôle une harpe par l'Ange  
Formée avec son vol du soir  
Pour la délicate phalange

Du doigt, que, sans le vieux santal  
Ni le vieux livre, elle balance  
Sur le plumage instrumental,  
Musicienne du silence.

## TOAST FUNÈBRE

O de notre bonheur, toi, le fatal emblème !

Salut de la démente et libation blême,  
Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor  
J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or !  
Ton apparition ne va pas me suffire :  
Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.  
Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau  
Contre le fer épais des portes du tombeau :  
Et l'on ignore mal, élu pour notre fête  
Très-simple de chanter l'absence du poète,  
Que ce beau monument l'enferme tout entier :  
Si ce n'est que la gloire ardente du métier,  
Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,  
Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,  
Retourne vers les feux du pur soleil mortel !

Magnifique, total et solitaire, tel  
Tremble de s'exhaler le faux orgueil des hommes.  
Cette foule hagarde ! elle annonce : Nous sommes  
La triste opacité de nos spectres futurs.  
Mais le blason des deuils épars sur de vains murs,  
J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme,  
Quand, sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme,  
Quelqu'un de ces passants, fier, aveugle et muet,  
Hôte de son linceul vague, se transmuait  
En le vierge héros de l'attente posthume.  
Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume

Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,  
Le néant à cet Homme aboli de jadis :  
« Souvenir d'horizons, qu'est-ce, à toi, que la Terre ? »  
Hurle ce songe ; et, voix dont la clarté s'altère,  
L'espace a pour jouet le cri : « Je ne sais pas ! »

Le Maître, par un oeil profond, a, sur ses pas,  
Apaisé de l'éden l'inquiète merveille  
Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille  
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom.  
Est-il de ce destin rien qui demeure, non ?  
O vous tous ! oubliez une croyance sombre.  
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.  
Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,  
A qui s'évanouit, hier, dans le devoir,  
Idéal que nous font les jardins de cet astre,  
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre  
Une agitation solennelle par l'air  
De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,  
Que, pluie et diamant, le regard diaphane  
Resté-là sur ces fleurs dont nulle ne se fane,  
Isole parmi l'heure et le rayon du jour !  
C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour,  
Où le poète pur a pour geste humble et large  
De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge :  
Afin que le matin de son repos altier,  
Quand la mort ancienne est comme pour Gautier  
De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire,  
Surgisse, de l'allée ornement tributaire,  
Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit,  
Et l'avare silence et la massive nuit.

## PROSE

(pour des Esseintes)

Hyperbole ! de ma mémoire  
Triomphalement ne sais-tu  
Te lever, aujourd'hui grimoire  
Dans un livre de fer vêtu :

Car j'installe, par la science,  
L'hymne des coeurs spirituels  
En l'oeuvre de ma patience,  
Atlas, herbiers et rituels.

Nous promenions notre visage  
(Nous fûmes deux, je le maintiens)  
Sur maints charmes de paysage,  
O soeur, y comparant les tiens.

L'ère d'autorité se trouble  
Lorsque, sans nul motif, on dit  
De ce midi que notre double  
Inconscience approfondit

Que, sol des cent iris, son site,  
Ils savent s'il a bien été,  
Ne porte pas de nom que cite  
L'or de la trompette d'Été.

Oui, dans une île que l'air charge

De vue et non de visions  
Toute fleur s'étalait plus large  
Sans que nous en devisions.

Telles, immenses, que chacune  
Ordinairement se para  
D'un lucide contour, lacune  
Qui des jardins la sépara.

Gloire du long désir, Idées  
Tout en moi s'exaltait de voir  
La famille des iridées  
Surgir à ce nouveau devoir,

Mais cette soeur sensée et tendre  
Ne porta son regard plus loin  
Que sourire et, comme à l'entendre  
J'occupe mon antique soin.

Oh ! sache l'Esprit de litige,  
A cette heure où nous nous taisons,  
Que de lis multiples la tige  
Grandissait trop pour nos raisons

Et non comme pleure la rive,  
Quand son jeu monotone ment  
A vouloir que l'ampleur arrive  
Parmi mon jeune étonnement

D'ouïr tout le ciel et la carte  
Sans fin attestés sur mes pas,

Par le flot même qui s'écarte,  
Que ce pays n'exista pas.

L'enfant abdique son extase  
Et docte déjà par chemins  
Elle dit le mot : Anastase !  
Né pour d'éternels parchemins,

Avant qu'un sépulcre ne rie  
Sous aucun climat, son aïeul,  
De porter ce nom : Pulchérie !  
Caché par le trop grand glaïeul.

## ÉVENTAIL

de Madame Mallarmé

Avec comme pour langage  
Rien qu'un battement aux cieux  
Le futur vers se dégage  
Du logis très précieux

Aile tout bas la courrière  
Cet éventail si c'est lui  
Le même par qui derrière  
Toi quelque miroir a lui

Limpide (où va redescendre  
Pourchassée en chaque grain  
Un peu d'invisible cendre  
Seule à me rendre chagrin)

Toujours tel il apparaisse  
Entre tes mains sans paresse

## AUTRE ÉVENTAIL

de Mademoiselle Mallarmé

O rêveuse, pour que je plonge  
Au pur délice sans chemin,  
Sache, par un subtil mensonge,  
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement  
Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne  
L'espace comme un grand baiser  
Qui, fou de naître pour personne,  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche  
Ainsi qu'un rire enseveli  
Se couler du coin de ta bouche  
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses  
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,  
Ce blanc vol fermé que tu poses  
Contre le feu d'un bracelet.

## FEUILLET D'ALBUM

Tout à coup et comme par jeu  
Mademoiselle qui voulûtes  
Oùir se révéler un peu  
Le bois de mes diverses flûtes

Il me semble que cet essai  
Tenté devant un paysage  
A du bon quand je le cessai  
Pour vous regarder au visage

Oui ce vain souffle que j'exclus  
Jusqu'à la dernière limite  
Selon mes quelques doigts perclus  
Manque de moyens s'il imite

Votre très naturel et clair  
Rire d'enfant qui charme l'air

## REMÉMORATION D'AMIS BELGES

A des heures et sans que tel souffle l'émeuve  
Toute la vétusté presque couleur encens  
Comme furtive d'elle et visible je sens  
Que se devêt pli selon pli la pierre veuve

Flotte ou semble par soi n'apporter une preuve  
Sinon d'épandre pour baume antique le temps  
Nous immémoriaux quelques uns si contents  
Sur la soudaineté de notre amitié neuve

O très chers rencontrés en le jamais banal  
Bruges multipliant l'aube au défunt canal  
Avec la promenade éparse de maint cygne

Quand solennellement cette cité m'apprit  
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne  
A prompte irradier ainsi qu'aile l'esprit.

## CHANSONS BAS

### I

#### (le Savetier)

Hors de la poix rien à faire,  
Le lys naît blanc, comme odeur  
Simplement je le préfère  
A ce bon racommodeur.

Il va de cuir à ma paire  
Adjoindre plus que je n'eus  
Jamais, cela désespère  
Un besoin de talons nus.

Son marteau qui ne dévie  
Fixe de clous gouailleurs  
Sur la semelle l'envie  
Toujours conduisant ailleurs.

Il recréerait des souliers,  
O pieds, si vous le vouliez !

## II

### (la Marchande d'Herbes Aromatiques)

Ta paille azur de lavandes,  
Ne crois pas avec ce cil  
Osé que tu me la vendes  
Comme à l'hypocrite s'il

En tapisse la muraille  
De lieux les absolus lieux  
Pour le ventre qui se raille  
Renaître aux sentiments bleus.

Mieux entre une envahissante  
Chevelure ici mets-la  
Que le brin salubre y sente,  
Zéphirine, Paméla

Ou conduise vers l'époux  
Les prémices de tes poux.

## BILLET

Par les rafales à propos  
De rien comme occuper la rue  
Sujette au noir vol de chapeaux ;  
Mais une danseuse apparue

Tourbillon de mousseline ou  
Fureur éparses en écumes  
Que soulève par son genou  
Celle même dont nous vécûmes

Pour tout, hormis lui, rebattu  
Spirituelle, ivre, immobile  
Foudroyer avec le tutu,  
Sans se faire autrement de bile

Sinon rieur que puisse l'air  
De sa jupe éventer Whistler.

## PETIT AIR

### 1

Quelconque une solitude  
Sans le cygne ni le quai  
Mire sa désuétude  
Au regard que j'abdiquai

Ici de la gloriole  
Haute à ne la pas toucher  
Dont maint ciel se bariole  
Avec les ors de coucher

Mais langoureusement longe  
Comme de blanc linge ôté  
Tel fugace oiseau si plonge  
Exultatrice à côté

Dans l'onde toi devenue  
Ta jubilation nue

## PETIT AIR

### II

Indomptablement a dû  
Comme mon espoir s'y lance  
Éclater là-haut perdu  
Avec furie et silence,

Voix étrangère au bosquet  
Ou par nul écho suivie,  
L'oiseau qu'on n'ouït jamais  
Une autre fois en la vie.

Le hagard musicien,  
Cela dans le doute expire  
Si de mon sein pas du sien  
A jailli le sanglot pire

Déchiré va-t-il entier  
Rester sur quelque sentier !

## PLUSIEURS SONNETS

Quand l'ombre menaça de la fatale loi  
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,  
Affligé de périr sous les plafonds funèbres  
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Luxe, à salle d'ébène où, pour séduire un roi  
Sa tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,  
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres  
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi.

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre  
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère,  
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à soi pareil qu'il s'accroissent ou se nie  
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins  
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Victorieusement fui le suicide beau  
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !  
O rire si là-bas une pourpre s'apprête  
A ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau  
S'attarde, il est minuit, à l'ombre qui nous fête  
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête  
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau,

La tienne si toujours le délice ! la tienne  
Oui seule qui du ciel évanoui retienne  
Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant

Avec clarté quand sur les coussins tu la poses  
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant  
Dont pour te figurer il tomberait des roses.

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encore  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

## LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, à grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

## HOMMAGE

Le silence déjà funèbre d'une moire  
Dispose plus qu'un pli seul sur le mobilier  
Que doit un tassement du principal pilier  
Précipiter avec le manque de mémoire.

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,  
Hiéroglyphes dont s'exalte le millier  
A propager de l'aile un frisson familial !  
Enfouissez-le moi plutôt dans une armoire.

Du souriant fracas originel haï  
Entre elles de clartés maîtresses a jailli  
Jusque vers un parvis né pour leur simulacre,

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins,  
Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre  
Mal tû par l'encre même en sanglots sibyllins.

## AUTRES SONNETS

### I

Tout Orgueil fume-t-il du soir,  
Torche dans un branle étouffée  
Sans que l'immortelle bouffée  
Ne puisse à l'abandon surseoir !

La chambre ancienne de l'hoir  
De maint riche mais chu trophée  
Ne serait pas même chauffée  
S'il survenait par le couloir.

Affres du passé nécessaires  
Agrippant comme avec des serres  
Le sépulcre de désaveu,

Sous un marbre lourd qu'elle isole  
Ne s'allume pas d'autre feu  
Que la fulgurante console.

## II

Surgi de la croupe et du bond  
D'une verrerie éphémère  
Sans fleurir la veillée amère  
Le col ignoré s'interrompt.

Je crois bien que deux bouches n'ont  
Bu, ni son amant ni ma mère,  
Jamais à la même Chimère,  
Moi, sylphe de ce froid plafond !

Le pur vase d'aucun breuvage  
Que l'inexhaustible veuvage  
Agonise mais ne consent,

Naïf baiser des plus funèbres !  
A rien exprimer annonçant  
Une rose dans les ténèbres.

### III

Une dentelle s'abolit  
Dans le doute du Jeu suprême  
A n'entre ouvrir comme un blasphème  
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit  
D'une guirlande avec la même,  
Enfui contre la vitre blême  
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais, chez qui du rêve se dore  
Tristement dort une mandore  
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre  
Selon nul ventre que le sien,  
Filial on aurait pu naître.

## IV

Quelle soie aux baumes de temps  
Où la Chimère s'exténue  
Vaut la torse et native nue  
Que, hors de ton miroir, tu tends !

Les trous de drapeaux méditants  
S'exaltent dans une avenue :  
Moi, j'ai ta chevelure nue  
Pour enfouir des yeux contents.

Non. La bouche ne sera sure  
De rien goûter à sa morsure,  
S'il ne fait, ton princier amant,

Dans la considérable touffe  
Expirer, comme un diamant,  
Le cri des Gloires qu'il étouffe.

## V

M'introduire dans ton histoire  
C'est en héros effarouché  
S'il a du talon nu touché  
Quelque gazon de territoire

A des glaciers attentatoire  
Je ne sais le naïf péché  
Que tu n'auras pas empêché  
De rire très haut sa victoire

Dis si je ne suis pas joyeux  
Tonnerre et rubis aux moyeux  
De voir en l'air que ce feu troue

Avec des royaumes épars  
Comme mourir pourpre la roue  
Du seul vespéral de mes chars

## VI

A la nue accablante tu  
Basse de basalte et de laves  
A même les échos esclaves  
Par une trompe sans vertu

Quel sépulcral naufrage (tu  
Le sais, écume, mais y baves)  
Suprême une entre les épaves  
Abolit le mât dévêtu

Ou cela que furibond faute  
De quelque perdition haute  
Tout l'abîme vain éployé

Dans le si blanc cheveu qui traîne  
Avarement aura noyé  
Le flanc enfant d'une sirène

## VII

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,  
Il m'amuse d'élire avec le seul génie  
Une ruine, par mille écumes bénie  
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.

Coure le froid avec ses silences de faux,  
Je n'y hululerai pas de vide nénie  
Si ce très blanc ébat au ras du sol dénie  
A tout site l'honneur du paysage faux.

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale  
Trouve en leur docte manque une saveur égale :  
Qu'un éclate de chair humain et parfumant !

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne,  
Je pense plus longtemps peut-être éperdument  
A l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone.

**Recueil numérisé et mis en ligne par  
Jacques Lemaire pour Poetes.com.**